158

Duchesse.

827.



Lettre. page 3.

ACTE II, SCÈNE VIII.

DUCHESSE!

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

827.

Par M. Th. P. Colomb,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 31 MAI 1838.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC D'ERCOURT.	M. Ferville.	Mme HERVAUX.	Mme Vzannaz.
EUGÈNE DE MORNY.	M. Cachardy.	CAROLINE, sa fille.	Mlle Nathalie.
ALMÉRIC DE BRÉMONT. . . .	M. Tisserant.	BLONDIN, vieux serviteur du duc.	M. Klein.

La scène est à Paris, en 1820, chez Mme Hervaux.

ACTE PREMIER.

Un riche salon.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, BLONDIN.

CAROLINE, *debout, regardant à travers une croisée.*

Toujours du monde et jamais lui!..

BLONDIN, *entrant, à la cantonnade.*

C'est bien... très-bien, messieurs, je saurai me retrouver... pour des domestiques bourgeois, ils ont, ma foi, d'assez bonnes manières...

CAROLINE, *l'apercevant.*

Ah! c'est vous, monsieur Blondin! que maman va être contente! vous précédez sans doute M. le duc d'Ercourt?

BLONDIN.

Le précéder?... non, mademoiselle... c'était bon autrefois... quand j'étais son coureur... coureur à panache... dignité abrogée par le temps et

les idées du siècle... vous ne voyez plus en moi qu'un serviteur intime...

Air *d'Yelva.*

Leste et fringant on me voyait naguère
Le précéder et montrer mon ardeur ;
L'âge et le temps, me laissant en arrière,
Ont affaibli les jambes du coureur.
Mais, sans quitter un maître que j'honore,
A ses côtés, marchant à petits pas,
Je suis heureux, lorsque je puis encore
Le soutenir en lui donnant le bras.

CAROLINE.

Savez-vous s'il a bien voulu accepter l'invitation de maman, et si nous le verrons à notre bal?

BLONDIN.

Nos grandes occupations pourraient bien l'en empêcher... Monseigneur est en ce moment de quartier au château, et...

CAROLINE.

Mais, alors, monsieur Eugène ne viendrait pas?

BLONDIN.

Probablement, n'ayant pas l'avantage d'être connu de madame votre mère... c'est aujourd'hui que ce jeune homme espérait se faire présenter...

CAROLINE.

Sans doute, et j'avais compté sur ce bal pour cela...

BLONDIN.

Et ce cher chevalier, donc!... lui qui ne vous a jamais vue qu'au parloir du couvent des dames anglaises...

CAROLINE.

Quand il y venait voir Mélanie sa sœur, ma ma bonne compagne, que j'y ai laissée pour quelque temps encore...

BLONDIN.

Une bien aimable demoiselle, qui vous écrit souvent et qui vous parle toujours dans ses lettres de son cher Eugène...

CAROLINE.

Quoi ! vous savez cela, monsieur Blondin ?

BLONDIN.

Mon Dieu, oui... privilége de vieux serviteur à qui on ne cache presque rien... ou qui devine à peu près tout

CAROLINE, *à part.*

Ah! j'entends une voiture... (*On annonce dans la coulisse Mme Benoît.*) Ma marraine... (*On annonce de nouveau M. Petit.*) Encore!... l'avoué de ma mère.

BLONDIN.

Benoît... Petit... comme c'est tiers-état!

CAROLINE.

Si vous voulez voir maman, je vais la faire prévenir?...

BLONDIN.

La déranger!... oh! non... je ne souffrirai pas... et cependant il faut que je lui remette une lettre...

CAROLINE.

Une lettre?..

BLONDIN.

Confidentielle... M. le duc ne me charge que de celles-là... de quel côté pourrais-je trouver madame votre mère, s'il vous plaît?.. car, vous le savez... je n'ai pas ici les grandes entrées, et si j'allais m'égarer, on pourrait me prendre pour un vrai coureur... d'aventures... Quoique habitant avec M. le duc une partie de l'hôtel de madame votre mère, je n'avais pas encore passé l'antichambre de cet appartement... quand je venais lui apporter les hommages de sa seigneurie, (*à part*) et les termes du loyer, (*haut*) mission délicate et distinguée, dont mon noble maître me charge seul en ma qualité d'homme de confiance... et de discrétion... et ce n'est pas d'aujourd'hui, mademoiselle, que j'ai l'honneur de cette spécialité parmi les serviteurs de M. le duc... Les Blondin datent de trois cents ans dans la livrée des d'Ercourt...

CAROLINE, *sans répondre.*

Allons... il ne viendra pas...

BLONDIN, *tirant sa montre.*

Oh ! il n'est pas encore trop tard : dix heures...

CAROLINE.

Sans doute... et puisque vous savez tout, mon bon monsieur Blondin... si je désire tant que M. le duc paraisse à notre soirée... qu'il y amène... M. de Morny... c'est que j'espère maintenant que ma mère approuvera notre inclination... Hier encore, j'ai entendu une conversation qui m'a fait un plaisir... Ma fille n'épousera qu'un homme titré, disait maman, un homme qui tienne à la cour... les Brémont en mourront de dépit...

BLONDIN.

Les Brémont! qu'est-ce que c'est que ça ?

CAROLINE.

C'est le nom de la famille de ma tante... qui depuis long-temps est en mésintelligence avec ma mère... de petites questions de vanité... ma tante a épousé M. le vicomte de Brémont, ancien maréchal des logis des mousquetaires noirs... et nous n'avons pas de titres... mais, tenez, j'aperçois maman qui vient de ce côté.

BLONDIN.

Tant mieux... il m'eût peut-être fallu la chercher long-temps, et pour un coureur de soixante-huit ans... il vaut mieux tenir que de...

Il fait le geste de courir.

SCENE II.

Les Mêmes, Mme HERVAUX.

Mme HERVAUX, *sans voir personne.*

Allons... il est dit que j'aurai encore à subir une nouvelle humiliation! pas une personne de haut rang ne s'est rendue à mon invitation, à peines quelques petits barons de nouvelle fabrique m'ont-il fait l'honneur d'y paraître... les Brémont eux-mêmes ne sont pas venus!.. tant mieux!...

ils auraient trop joui de ma honte... (*Apercevant Caroline.*) Ah! te voilà, mon enfant! j'allais voir si tu te trouvais mieux.

BLONDIN, *s'avançant.*

Madame, un message de M. le duc.

Mme HERVAUX, *vivement.*

Donnez. (*Décachetant la lettre.*) Sans doute encore un refus.. (*Elle lit.*) Il accepte! il viendra au bal en quittant le château... Quel honneur! un personnage d'une si haute dignité! l'un des plus grands noms de France!... (*Lisant.*) « Permettez-moi de vous présenter M. le chevalier Eugène de Morny. » (*Paraissant chercher.*) De Morny! de Morny... ce nom...

CAROLINE.

Eh bien! maman?...

Mme HERVAUX, *à Blondin.*

Dites-moi, mon ami, quel est ce chevalier de Morny?

BLONDIN.

Le secrétaire intime, le protégé de M. le duc, qui l'a élevé et qui lui accorde une confiance et une tendresse sans bornes... de plus, M. Eugène a sur l'esprit de monseigneur un pouvoir fort étendu et dont il se garde pourtant d'abuser... Ah! c'est un jeune homme de grande espérance, que de hauts personnages apprécient déjà beaucoup... et, quoique simple auditeur à la guerre...

Mme HERVAUX.

Et quelle est sa famille?..

BLONDIN.

Sa famille?... Le chevalier, madame, est fils d'un ancien aide de camp de M. le duc, homme spirituel, aimant un peu les plaisirs... (*à part* et beaucoup trop le jeu... (*Haut.*) Il quittait l'Angleterre lorsqu'il périt dans la traversée de Bristol à Dublin...

Mme HERVAUX.

C'est cela... j'y suis maintenant... je connais cette famille.

BLONDIN.

Quel heureux hasard!

CAROLINE.

Ah! tant mieux!

BLONDIN.

Oserai-je, madame, solliciter une grâce?

Mme HERVAUX.

Parlez.

BLONDIN.

Faiblesse de vieux serviteur... je désirerais rester ce soir pour servir mon maître... c'est une habitude à laquelle je n'ai pas manqué depuis près de cinquante ans, et madame ne voudrait pas...

Mme HERVAUX.

Tout ce qui sera agréable à M. le duc et à sa maison...

BLONDIN.

Merci, madame, oh! c'est que je ne serais pas tranquille sans cela.

Il sort.

SCENE III.

Mme HERVAUX, CAROLINE, ALMÉRIC, SOCIÉTÉ.

ALMÉRIC, *entrant.*

AIR *du Lion amoureux.*

Ah! laissez-vous conduire
Loin de ce tourbillon,
Car du moins on respire
Dans ce charmant salon.
Voyez, chère tante,
J'enchaîne à mes pas
Une foule charmante,
Essaim plein d'appas.

ENSEMBLE.

Ah! laissons-nous conduire, etc.

Bonsoir, Caroline.

Mme HERVAUX.

Bonjour, Alméric .. et Mme de Brémont, votre mère?

ALMÉRIC.

Je la quitte à l'instant.

Mme HERVAUX.

Est-ce qu'une indisposition... ?

ALMÉRIC.

Pas du tout, chère tante, elle est au bal...

Mme HERVAUX.

Ici?..

ALMÉRIC.

Non, chez la marquise d'Auberive.

Mme HERVAUX.

Il me semble pourtant qu'invitée chez moi... chez sa sœur...

ALMÉRIC.

Sans doute, elle est désolée... la famille... mais vous sentez bien, ma tante, qu'entre gens comme il faut on se doit des égards.

Mme HERVAUX.

Encore!

ALMÉRIC.

Pour moi, les bals d'étiquette m'ennuient à mourir... à Sarreguemines, où mon régiment est en garnison .. premier cuirassiers... tous hommes superbes... je n'allais jamais aux soirées des autorités... le sous-préfet, le maire... mais, parlez-moi du bal à la salle de spectacle... charmant, celui-là... les modistes... toute la couture de la ville... à faire danser... ça me va à ravir.

Mme HERVAUX.

Quel langage! mon neveu... il est fort heureux pour vous que Mme de Brémont ne m'ait pas honorée de sa présence, elle vous eût renié pour son sang.

ALMÉRIC.

Ma mère... ma mère a ses idées; elle me répète sans cesse que, parce que je suis assez bien né, il faut que j'aille dans le grand monde m'ennuyer avec cérémonie... ma foi, non, j'ai aussi mon système et j'y tiens... chez la marquise d'Auberive, il eût fallu risquer les bas de soie et les

soulfers vernis... j'ai préféré venir chez une aimable tante, qui reçoit une société charmante, avec laquelle on n'est pas forcé de faire des frais...

CAROLINE, *à part.*

Oh! mon Dieu! il va fâcher maman.

Mme HERVAUX.

Vous êtes dans l'erreur, monsieur de Brémont, car vous pourriez rencontrer ici des personnes que vous n'eussiez pas trouvées chez votre marquise d'Auberive.

ALMÉRIC.

C'est déjà fait... entre autres, ce fameux marchand de bois de l'île Louviers... M. Chevreau...

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Sec et long comme un peuplier,
Il a de l'état qu'il exerce
Le cachet tout particulier,
Toujours de feu pour son commerce ;
Dans ce petit monde, où je vois
Qu'à se déguiser on s'efforce,
On peut se tromper quelquefois ;
Mais toujours un marchand de bois
Doit se reconnaître à l'écorce.

Mme HERVAUX.

Assez, Alméric !

ALMÉRIC.

Non, il faut encore que je vous dénonce le frac marron clair de M. Laîné, fournisseur des draps de l'armée et les repentirs de Mme Benoît, la femme de votre ci-devant associé... vertueux commerçant, qui partageait avec mon oncle, votre époux, le monopole de la rhubarbe et du quinquina, rue des Lombards, 17, *au Mortier d'Or*... enseigne merveilleusement trouvée, ma foi, car il en est sorti des millions bien purs.

Mme HERVAUX.

Suis-je assez humiliée!

CAROLINE, *voulant détourner la conversation, à Alméric.*

J'attends que vous m'invitiez à danser.

ALMÉRIC.

Impossible, cousine chérie! j'ai juré de n'être votre cavalier que le jour de vos noces... Eh bien! ma tante, à quand le mariage? Il faut être raisonnable ; vous savez que je compte sur votre fortune pour soutenir mon titre de vicomte; c'est arrangé entre nous... nous laisserons dire ma mère... Je ne suis pas fier, moi... et j'épouserai avec plaisir ma belle cousine.

Mme HERVAUX.

En vérité ?

ALMÉRIC.

Parole d'honneur !

Mme HERVAUX.

En ce cas, je tâcherai de vous annoncer bientôt le jour où je marierai ma fille.

ALMÉRIC.

Tiens ! quel bruit dans la cour de l'hôtel... oh ! oh! un piqueur avec une torche!

Mme HERVAUX, *avec joie.*

Ah ! enfin !

ALMÉRIC.

Il se sera trompé de porte.

Mme HERVAUX.

Je ne crois pas.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monseigneur le duc d'Ercourt, premier gentilhomme de la chambre du roi.

ALMÉRIC.

L'oncle de mon colonel! oh ! mes éperons!

Il s'esquive.

Mme HERVAUX, *à part.*

Ah! madame de Brémont!

SCENE IV.

Mme HERVAUX, CAROLINE, LE DUC, EUGÈNE, SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

AIR *du Domino noir.*

Votre excellence,
Par bienveillance,
A notre bal vient faire honneur,
Quelle obligeance !
De sa présence
Rendons grâces à monseigneur.

LE DUC.

Ah ! pour mieux sentir
L'heure du plaisir,
Parlons moins d'honneur,
Mais plus de bonheur.

CHOEUR.

Votre excellence, etc.

Mme HERVAUX.

Monsieur le duc, combien je suis honorée...

LE DUC.

Je suis touché, madame, de la faveur que vous avez bien voulu me faire... A mon âge, on fait peu d'honneur à un bal; mais on ne voit pas avec moins de plaisir la réunion de tant de jeunesse et de grâces.

EUGÈNE.

Elle est là !

LE DUC.

Me permettez-vous, belle dame, de vous présenter M. le chevalier de Morny, le plus jeune, mais le meilleur de mes amis ?

Mme HERVAUX.

C'est ajouter au plaisir que vous consentez à nous faire.

EUGÈNE.

Encouragé par M le duc, je m'attendais à votre bienveillant accueil, madame.

CAROLINE, *à part.*

Comme il paraît heureux d'être ici !

LE DUC.

Je m'en sépare difficilement... un vieillard aime à s'entourer de ce qui lui est cher... on lui passe

ses manies. Mademoiselle est votre fille unique qu'en ma qualité de voisin j'ai mainte fois admirée à votre balcon?

Mme HERVAUX.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous aurez un heureux gendre.

Mme HERVAUX.

Je lui devrai aussi, je pense, le bonheur de ma fille, surtout, monsieur le duc, si, comme j'ose l'espérer...

LE DUC.

J'ai quelque crédit, madame, je serais trop heureux de l'employer pour une si charmante personne et pour mon aimable propriétaire.

Mme HERVAUX.

Je vous rends grâces.

LE DUC.

Mais je m'aperçois que je suis égoïste... la société réclame votre présence, et si vous le voulez, madame, nous ferons le tour des salons.

Mme HERVAUX.

Volontiers, monsieur le duc. (*Bas à Eugène.*) Monsieur de Morny, soyez assez bon pour m'attendre dans ce salon, je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

EUGÈNE, *étonné*.

Madame....

Mme HERVAUX, *passant près de lui.*

Ici, monsieur, dans quelques instans, si vous voulez bien.

EUGÈNE, *bas.*

Oui, madame.

LE DUC.

Même air.

La contredanse
Déjà commence,
L'orchestre a donné le signal;
Venez, je pense
Que votre absence
Doit nuire au plaisir de ce bal.

Tout le monde sort, excepté Eugène.

SCENE V.

EUGÈNE, *seul.*

Ici... dans un instant? Que va-t-elle me dire? Caroline aurait-elle parlé? sa mère connaîtrait-elle nos sentimens? car elle m'aime! ma sœur m'en a fait la confidence. Je suis inquiet et pourtant... M. le duc, dont la haute protection me présage un sort brillant... lui dont le cœur ne s'est jamais démenti à mon égard, et qui semble ne me rendre l'objet d'un bienfait que pour me préparer à un autre... de plus, la réception bienveillante que m'a faite Mme Hervaux... ses regards expressifs en parlant du mariage de sa fille... tout cela m'enhardit... me donne de l'espoir... allons... je vais subir un interrogatoire de belle-mère... la voici déjà.

SCENE VI.

Mme HERVAUX, EUGÈNE.

Mme HERVAUX, *revenant.*

En vérité, monsieur, je suis inexcusable de prétendre à des momens consacrés à un bal....

EUGÈNE.

Quelque charmante que puisse être votre réunion, j'ai vu bien des bals, madame, et c'est la première fois que j'ai le bonheur de vous voir; puis-je me plaindre?

Mme HERVAUX.

Veuillez m'entendre, monsieur.

EUGÈNE.

Je vous écoute, madame.

Mme HERVAUX.

Il est un sentiment qui l'emporte sur tous les autres sentimens pris dans la nature, exclusif, impérieux, que vous comprendrez sans devoir l'éprouver... ce sentiment, monsieur, c'est l'orgueil d'une mère.

EUGÈNE.

Sentiment qui ne vous laisse rien à désirer. (*A part.*) Où veut-elle en venir?

Mme HERVAUX.

Je ne vous parlerai pas de ma fortune, monsieur, elle est considérable, trop considérable peut-être, car, satisfaite de ce côté, mon ame s'est ouverte à des projets difficiles dans leur exécution, mais non pas impossibles, je l'espère...

EUGÈNE.

Et ces projets, madame...?

Mme HERVAUX.

Tendent tous à l'établissement de ma fille.

EUGÈNE, *à part.*

Que vais-je entendre?

Mme HERVAUX.

Veuillez vous asseoir un instant, monsieur. Des consolations de famille, de longues querelles d'amour-propre, de vanité froissée, me décident à donner à ma fille un époux qui, par sa naissance, sa position dans le monde, dans le grand monde, nous venge, elle et moi, de ce que nous avons eu à souffrir si injustement.

AIR *du Baiser au porteur.*

D'une parente envers nous implacable
J'ai trop long-temps supporté le dédain,
De son orgueil qui me froisse et m'accable
Je prétends la punir enfin,
Et cependant j'en ai quelque chagrin.
Il vaudrait mieux pardonner en famille;
Mais me venger aura ce double attrait,
Qu'en assurant le bonheur de ma fille
Je rends un peu du mal que l'on m'a fait.

Peut-être traiterez-vous de puérile une telle susceptibilité; mais pour prévenir votre jugement à cet égard, je vous dirai que, raisonnable ou non, le projet que je médite est invariable, et qu'enfin

c'est mon rêve de tous instans; il faut donc qu'il se réalise.

EUGÈNE.

Qui ne serait fier de donner son nom à votre aimable fille, madame? La main de votre Caroline serait un titre pour l'homme de la plus haute noblesse.

Mme HERVAUX.

Je suis heureuse que vous partagiez aussi mon opinion, car, vous le dirai-je? c'est sur vous que j'ai osé jeter les yeux.

EUGÈNE, *l'interrompant.*

Sur moi?... ah! madame!

Mme HERVAUX.

Vous êtes peut-être le seul homme capable de réaliser ce rêve dont je vous parlais tout-à-l'heure.

EUGÈNE.

Ce serait mon vœu le plus cher.

Mme HERVAUX.

Eh bien! monsieur, c'est un service immense dont je veux vous être redevable, et je compte pour cela sur tous vos efforts.

EUGÈNE.

Vous le pouvez.

Mme HERVAUX.

Ne vous étonnez donc pas, monsieur, de ce que vous allez apprendre, et sachez que c'est au duc d'Ercourt que je désire, que je voudrais donner ma fille.

EUGÈNE, *se levant.*

Au duc d'Ercourt! Ai-je bien entendu? madame, au duc d'Ercourt!

Mme HERVAUX, *avec sang-froid.*

A lui-même... ne me parlez pas de son âge, cette objection n'a plus de sens aujourd'hui, et tant d'exemples...

EUGÈNE.

Ah! madame, avez-vous bien songé...?

Mme HERVAUX.

Oui, long-temps...et vous venez vous-même de me rassurer tout-à-l'heure sur l'obstacle le plus difficile à surmonter, le rang...

EUGÈNE.

Vous ignorez sans doute que la fortune de M. le duc...

Mme HERVAUX.

Est plus que médiocre, je le sais... et c'est là peut-être ce qui m'a donné de l'espoir; c'est à moi de lui rendre la position qui convient à son nom.

EUGÈNE.

Mais le cœur de votre fille...

Mme HERVAUX.

A l'abri jusqu'ici de toute séduction, Caroline obéira.

EUGÈNE.

Vous le croyez, madame?

Mme HERVAUX.

J'en suis sûre. Voici maintenant ce que j'ose attendre de vous : vous avez tout pouvoir sur l'esprit de M. le duc, employez-le, monsieur, à faire le bonheur d'une mère... votre protecteur n'est pas riche; deux cent mille francs de rente et la propriété de cet hôtel que je donne en dot à ma fille unique le mettront à même de tenir son rang...

AIR *de la Robe et des Bottes.*

Il a recueilli votre enfance,
Il a pris soin de vos plus jeunes ans,
Et sa bonté, sa douce bienveillance
Vous ont suivi dans tous les temps.
Vous acquitter n'est pas aisé, peut-être;
De vous, monsieur, dois-je attendre un refus,
Lorsque c'est moi qui m'offre à reconnaître
Tous les bienfaits que vous avez reçus?

EUGÈNE.

J'en conviens, madame, j'appartiens tout entier à mon bienfaiteur par la reconnaissance; mais le duc d'Ercourt aura trop de raison pour aspirer aujourd'hui au cœur d'une femme de dix-huit ans; et vous, madame, excusez ma franchise, ne craindriez-vous pas de sacrifier à des idées de vanité un peu frivoles le bonheur, l'avenir de votre enfant? De grâce, abandonnez un projet impossible et à l'exécution duquel je ne prêterai jamais les mains.

Mme HERVAUX.

Jamais, monsieur?

EUGÈNE, *avec force.*

Non, jamais!...

Mme HERVAUX, *avec un dépit concentré.*

Laissons donc ce sujet. J'avais deux motifs pour vous demander cet entretien : vous connaissez le premier, voici l'autre.

EUGÈNE.

Puissé-je, cette fois...

Mme HERVAUX.

Parlons de vous, monsieur: vous êtes le fils de M. Henri-Emmanuel de Morny?

EUGÈNE.

Oui, madame.

Mme HERVAUX.

Votre père eut avec mon mari d'assez longues relations.

EUGÈNE.

Je l'ignorais.

Mme HERVAUX.

Ces relations n'ont pas toujours été ce qu'elles auraient dû être.

EUGÈNE.

Comment cela, madame?

Mme HERVAUX.

Il m'en coûte, croyez-m'en, d'avoir à vous faire ici une confidence pénible... mais vous n'accuserez pas mon cœur... car je voulais, je veux encore...

EUGÈNE, *avec impatience.*

Expliquez-vous, madame, de grâce...

Mme HERVAUX.

Vous l'exigez... peu de temps avant sa mort, M. de Morny, pressé d'argent et dans de grands embarras d'affaires, eut recours à mon mari, son ancien camarade d'études. Bien qu'ils se fussent long-temps perdus de vue, ainsi que cela arrive

fréquemment entre condisciples qui suivent une carrière différente, M. Hervaux le mit à même de sauver son honneur en lui fournissant les sommes nécessaires pour acquitter des dettes qui, bien que blâmables, n'en sont pas moins regardées comme sacrées, des dettes faites au jeu, qui s'élevaient à cent mille francs.

EUGÈNE.

Des dettes semblables... mon père ?

Mme HERVAUX.

Et par la négligence, par l'oubli le plus coupable, malgré les justes réclamations de mon mari qui, avait agi avec tant de confiance et de désintéressement...

EUGÈNE, *avec anxiété.*

Eh bien, madame?

Mme HERVAUX.

Votre père, éludant toutes les demandes de paiement qui lui furent faites, en vint jusqu'à injurier, jusqu'à provoquer l'homme qui avait mis son honneur à couvert...

EUGÈNE.

Et quand mon père mourut, madame...?

Mme HERVAUX.

Il était insolvable, dit-on... je perdis mon mari quelque temps après... et cette affaire en resta là.

EUGÈNE.

Pardonnez-moi, madame; mais je ne puis, je ne dois pas croire que mon père, méconnaissant un tel service, ait poussé l'oubli de ses devoirs... de la délicatesse... non, non... c'est impossible...

Mme HERVAUX.

Je m'attendais à votre incrédulité, monsieur, et j'ai pris sur moi les preuves de ce que j'avance, la correspondance, les titres en bonne forme. (*Lui remettant les billets.*) Tenez, monsieur, et jugez vous-même.

EUGÈNE, *après avoir lu.*

Il n'est que trop vrai, madame, je suis anéanti... Oh! mon père! mon père!...

Mme HERVAUX.

Le souvenir de cette affaire était presque effacé de ma mémoire, quand votre nom, prononcé devant moi, est venu me le rappeler; et je le repète, mon cœur est brisé d'avoir...

EUGÈNE.

Madame, vous rendre en ce moment une pareille somme n'est pas en mon pouvoir; mais bientôt, j'espère, je parviendrai à m'acquitter. Il n'y aura plus de repos pour moi que cette dette, qui pèse sur la mémoire de mon père, ne soit effacée à jamais.

Mme HERVAUX.

Mais, monsieur, ce n'est point là ce que je vous demande.

EUGÈNE.

Et moi, madame, c'est là ce que je dois vous faire accepter.

Mme HERVAUX.

Il ne s'agit point d'argent entre nous, de telles dettes sont personnelles; monsieur, je voulais seulement vous faire comprendre que je me croyais quelque droit à vous demander un service.

EUGÈNE.

Celui que vous attendez de moi, madame, répugne à ma délicatesse, au respect que je porte à mon bienfaiteur, et je ne dois pas...

Mme HERVAUX.

Je ne prolongerai pas une discussion pénible, monsieur, je vous laisse à vos réflexions, et si elles vous suggèrent une résolution conforme à mes désirs, je l'attribuerai à un sentiment noble et délicat, qui vous porterait à ne point laisser sans échange le service que ma famille rendit autrefois à la vôtre.

EUGÈNE.

Oh! oui, madame, soyez-en convaincue, et dussé-jé...

Mme HERVAUX.

Encore interpréter ainsi mes paroles! Allons, monsieur, il faut, je le vois, pour me faire bien comprendre, que j'use d'un autre moyen.

Elle prend les papiers et les jette au feu.

EUGÈNE.

Que faites-vous, madame?

Mme HERVAUX.

Les Morny sont pour moi de nouvelles connaissances, et je ne veux rien devoir qu'à leur délicatesse.

SCENE VII.

LES MÊMES, ALMÉRIC, *en costume de bal très-soigné.*

ALMÉRIC.

Chère tante, je vous présente mes humbles hommages.

Mme HERVAUX.

Eh quoi! ce changement de toilette....

ALMÉRIC.

J'ai senti l'impolitesse de mes bottes à la russe, bien qu'elles fussent de Fitz-Patrick, un Anglais fort distingué dans les cuirs; vous voyez, me voilà danseur au grand complet, prêt à faire honneur à votre soirée par mon amabilité et mes grâces naturelles.

Mme HERVAUX.

C'est presque une amende honorable. (*A part.*) La présence de M. le duc commence à faire son effet.

ALMÉRIC.

En venant, je suis entré un moment chez la marquise d'Auberive, où j'ai trouvé ma mère faisant un wisth avec le comte de Frumehthal, un Prussien essentiellement soporifique. J'ai cru devoir la prévenir; elle s'empressera de quitter ce bal, dès qu'elle pourra, pour venir ici vous aider à recevoir dignement l'illustre invité qui rehausse

l'éclat de votre réunion. (*A part.*) Ma mère, qui tient tant à mon avancement, a compris...

Mme HERVAUX.

Cette chère sœur, je reconnais bien là son obligeance! (*A part.*) Toujours empressée quand on n'a pas besoin d'elle.

ALMÉRIC.

Oui, c'est dans ces momens-là qu'on se doit aide et protection. La vôtre m'est acquise, aimable tante; aussi vous prierai-je de m'accorder vos bonnes grâces auprès de M. le duc d'Ercourt, c'est l'oncle de mon colonel, et avec une recommandation de sa part, je pourrais échanger mes épaulettes de lieutenant contre celles de capitaine. Le vicomte Alméric de Brémont, capitaine de cuirassiers, cela fera très-bien sur une carte porcelaine, ou un contrat de mariage, et en qualité de votre futur gendre...

EUGÈNE, *s'avançant.*

Comment?

ALMÉRIC, *l'apercevant.*

Hein! Tiens, c'est monsieur le chevalier de Morny? enchanté de vous voir, mon cher.

Il lui prend la main sans façon.

Mme HERVAUX.

Vous connaissez M. le chevalier?

ALMÉRIC.

Si je le connais? mais beaucoup! Nous avons passé une soirée entière ensemble à l'Opéra. Un homme sage, posé, raisonnable comme je le serai dans trente ans, qui jouit auprès de l'autorité d'un crédit qui peut faire valoir ses amis. Ce cher ami, un des jeunes gens les plus distingués, et qui vient chez ma tante!

Mme HERVAUX.

En la compagnie de M. le duc d'Ercourt!

ALMÉRIC.

C'est fort aimable à vous, j'en suis très-reconnaissant. Regardez-vous ici comme chez vous. (*Descendant la scène.*) Chère tante, voici, je crois, le moment de faire votre présentation; et si monsieur de Morny le permet, nous rentrerons au salon.

Mme HERVAUX.

Vous y tenez donc absolument?

ALMÉRIC.

Oui, dans l'intérêt général, pour ma cousine surtout.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Musard.*

A rentrer dans le bal le devoir nous invite!
Pour un duc, chère tante, il faut faire des frais;
Ainsi donc, croyez-moi, hâtons-nous au plus vite,
Car les grands font attendre et n'attendent jamais.

Mme HERVAUX.

A rentrer dans le bal, oui, le devoir m'invite,
Pour mes nobles amis je dois faire des frais;
Tout aussi bien que vous, votre tante est instruite
Que les grands font attendre et n'attendent jamais.

EUGÈNE.

A demeurer ma tristesse m'invite;
Le bal et ses plaisirs sont pour moi sans attraits,
L'aspect des gens heureux me déplaît et m'irrite,
Moi qui pour avenir n'ai plus que des regrets!

Mme Hervaux et Alméric sortent.

SCENE VIII.

EUGÈNE, *seul.*

Elle est à jamais perdue pour moi. Ainsi un instant a suffi pour détruire toutes mes espérances de bonheur! Fatale confidence! Jamais maintenant sa mère ne consentira à me la donner pour femme, avec ses projets ambitieux, et à ses yeux cette tache imprimée à mon nom... Caroline! pauvre enfant! qui aimait avec tant de candeur et de franchise, que va-t-elle penser de moi? Et le duc, comment accueillera-t-il une semblable proposition? lui, si loyal, si désintéressé! Ne verra-t-il pas dans ce projet d'alliance un but coupable et qu'on n'ose pas avouer? il s'indignera d'avoir servi de point de mire à de petites intrigues d'orgueil et d'ambition; il refusera peut-être avec colère; et s'il acceptait, il me faudrait donc voir Caroline jetée par moi dans les bras d'un vieillard! Pensée funeste! Ah! tout mon courage se brise! Que faire? mon Dieu! que résoudre? Quoi qu'il arrive, il faut la perdre, et si ce sacrifice doit s'accomplir, qu'elle soit plutôt à lui qu'à tout autre! Allons, la voici, forçons-la à me haïr.

SCENE IX.

EUGÈNE, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah! monsieur Eugène, que je suis aise de vous trouver enfin! Si vous saviez comme je suis contente : j'ai vu maman rentrer au salon, elle paraissait rayonnante de joie, et du plus loin qu'elle m'a aperçue, elle m'a fait signe de venir à elle. Ma fille, m'a-t-elle dit en me serrant affectueusement la main, cette bonne mère! ma Caroline, je viens de m'occuper de ton bonheur. Mon bonheur, j'ose à peine le dire, c'est de vous aimer, monsieur Eugène, c'est d'être aimée de vous. Aussi, ai-je bien compris ce que maman entendait par ce qu'elle appelait mon bonheur? Mais, qu'avez-vous donc? vous ne me répondez pas, vous me regardez à peine; vous n'êtes pas enchanté comme moi. Savez-vous, monsieur, que c'est bien mal! voyons, parlez donc! voilà déjà que je ne suis plus gaie! que vous m'avez rendue toute triste, d'heureuse que j'étais!

EUGÈNE.

Caroline!

CAROLINE.

Comme vous avez prononcé mon nom avec froideur! Mon Dieu, me serais-je trompée?

EUGÈNE.

Veuillez pardonner, mademoiselle, à l'embarras extrême où viennent de me jeter vos paroles; j'avoue que je ne m'attendais pas à tout l'honneur dont vous daignez me rendre l'objet.

CAROLINE.

Oh! mon Dieu! est-ce bien vous qui me parlez ainsi?

EUGÈNE.

Eh! quel autre langage pourrais-je avoir? Croyez-vous, mademoiselle, que je me sois abusé sur la différence de nos positions? croyez-vous qu'en obéissant inconsidérément aux premiers vœux de mon cœur, j'aie jamais pensé qu'un pareil rêve pourrait s'accomplir, et que vous, destinée sans doute par votre immense fortune à quelque illustre alliance...

CAROLINE.

Moi! que voulez-vous dire?

EUGÈNE.

N'ai-je pas dû penser que votre mère remplirait à votre égard le premier de ses devoirs, en vous assurant un sort brillant et digne de vous?

CAROLINE.

Eh bien! ce sort ne m'attendrait-il pas, si notre union?...

EUGÈNE.

Mais je n'ai qu'un nom sans éclat, mais je suis sans fortune.

CAROLINE.

Qu'importe le rang? qu'importe la fortune?

EUGÈNE, *à part.*

Cruelle position! Oh! mon père! mon père!

CAROLINE.

Et d'où vient donc aujourd'hui ce singulier retour sur vous même? pourquoi donc tout-à-coup renier ce que vous appeliez encore il y a quelques mois vos plus chères espérances? Car, monsieur, j'ai les lettres de votre sœur, ce sont des preuves écrites que vous ne pouvez démentir. Aussi, n'est-il pas vrai que tout ceci n'est qu'un cruel badinage? Oh! en tout cas, c'est bien mal! et je ne vous le pardonnerai de long-temps! à moins, pourtant, que vous ne vous mettiez tout de suite à sourire et à me demander pardon.

EUGÈNE.

Hélas!

CAROLINE.

Vous soupirez? Ah! mon Dieu! c'est donc bien réel? ce n'est donc point un jeu? Voulez-vous me désespérer, Eugène? répondez, le voulez-vous?

EUGÈNE.

Ah! le ciel m'est témoin que, par tous les moyens imaginables, je voudrais assurer votre bonheur, votre repos.

CAROLINE.

Et quel sacrifice vous demande-t-on pour cela?..

EUGÈNE, *à part.*

Si elle savait!....

CAROLINE.

Enfin m'expliquerez-vous...? Ciel! on vient.

EUGÈNE.

C'est le duc... ah! qu'il ne nous trouve pas ensemble... le voici!.. comment faire?.. Caroline... je vous en prie... consentez à éviter ses regards... à vous éloigner...

CAROLINE.

M'éloigner!

EUGÈNE.

Il le faut...

CAROLINE.

Mais enfin quel motif..?

EUGÈNE.

Je vous en conjure...

CAROLINE, *à part.*

Ah! mon Dieu!.. mais, je n'aurai pas le temps de sortir sans être vue...

Elle se cache derrière une psyché.

EUGÈNE, *la croyant partie.*

Allons, du courage.

SCENE X.

LES MÊMES, LE DUC, BLONDIN.

BLONDIN.

Mon Dieu, monsieur le duc, vous avez eu tort de prendre cette glace... cela peut vous faire du mal... il faisait si chaud là-dedans.

LE DUC.

Sois tranquille, mon ami, il n'y a aucun danger... dans une demi-heure je retourne au château où mon service de quartier m'appelle... va... tu feras avancer la voiture.

BLONDIN.

Oui, monseigneur.

Il sort.

SCENE XI.

LE DUC, EUGÈNE, CAROLINE *cachée.*

LE DUC.

Comment, Eugène, je vous retrouve ici seul... mais vous avez l'air d'un philosophe au bal... il y a vraiment des femmes fort séduisantes dans cette société... les toilettes y sont d'un luxe qu'on ne voit que rarement au faubourg Saint-Germain... ah çà! vous n'avez pas dansé une seule fois... à votre âge, mon ami, j'étais plus partisan des

réunions de ce genre... savez-vous que Mlle Hervaux est une personne ravissante?

EUGÈNE.

Ravissante en effet...

CAROLINE, *cachée.*

Mon Dieu, il ne s'en va pas...

LE DUC.

Il y a long-temps que je l'avais remarquée... ses traits me rappellent ceux d'une dame que j'ai beaucoup vue à Londres... en vérité, Mme Hervaux est une heureuse mère... j'ai cru m'apercevoir qu'elle avait le désir de marier prochainement sa fille, et d'honneur, si j'avais eu quelques vingt ans de moins et beaucoup plus d'amour-propre, j'aurais pu prendre pour moi ce qui probablement avait une autre adresse... Oui... oui... malgré les idées d'égalité dusiècle... on avait tout l'air d'en vouloir à ma couronne de duc.

CAROLINE.

Ciel! qu'entends-je?

LE DUC.

C'est à vous qu'un tel parti conviendrait, Eugène.

EUGÈNE.

A moi... monsieur le duc!

CAROLINE, *cachée.*

A la bonne heure!

LE DUC.

Un jeune homme de bonne noblesse comme vous devrait tourner ses vues vers un pareil mariage.

CAROLINE, *cachée.*

Qu'il est bon, monsieur le duc!

LE DUC.

Oui, mon ami, je voudrais vous voir devenir le mari de Mlle Caroline Hervaux... Assurer votre bonheur, Eugène; être certain, en vous quittant, que je laisse votre sort entre les mains d'une femme qui vous aimera peut-être autant que je vous aime... jamais plus, mon enfant... oh! cette idée comblerait les derniers vœux de ma vie.

EUGÈNE.

Ah! je n'ai pas besoin de cette assurance pour savoir à quel point vous êtes généreux et bon... et tout ce qu'un cœur peut renfermer de respect... de reconnaissance...

LE DUC, *lui prenant affectueusement la main.*

Dis de tendresse, Eugène, et tu m'auras payé du peu que j'ai pu faire pour toi. (*Se remettant.*) Mais j'en reviens à ma première pensée, Mlle Hervaux...

EUGÈNE.

Songez donc, monsieur le duc, à la fortune immense de sa mère... songez à tous les obstacles... et d'ailleurs, pour épouser une femme... il faut au moins... l'aimer... être aimé d'elle...

CAROLINE.

Ciel! que dit-il!

LE DUC.

A votre âge, sans doute... le cœur avant la raison... la raison, ce privilége qui ne s'acquiert pas toujours au mien... mais comment ne pas aimer une si charmante personne? cela me surprend... libre à vous néanmoins... cela ne se commande pas.

CAROLINE.

Oh! mon Dieu, que je souffre!

LE DUC.

C'est égal... j'en suis fâché pour vous, et si j'étais à votre place... jeune et plein d'avenir...

EUGÈNE.

Mais tant de grandes qualités, monsieur le duc, votre caractère honorable... votre haute position... tout cela n'est-il pas bien au-dessus ...?

LE DUC, *l'interrompant.*

Allons, taisez-vous, vous êtes un flatteur; n'allez-vous pas vouloir me persuader que j'ai fait ici une conquête?

EUGÈNE.

De nombreux exemples n'ont-ils pas consacré ces sortes d'alliance?...

LE DUC.

Oui, je le sais; on les critique l'espace d'un jour, ensuite on se tait... surtout quand, par hasard, le bonheur de la jeune femme, fait absoudre le vieillard de son moment d'erreur.. cependant je ne me donnerai jamais ce tort.

EUGÈNE.

Ce n'en serait point un, monsieur le duc, et avec votre rang, avec votre cœur généreux... une fortune brillante...

LE DUC.

Arrêtez Eugène, car vous voilà complice de Mme Hervaux... je sais que c'est un ange que sa fille; votre sœur Mélanie nous en a cent fois fait l'éloge... D'un autre côté... vous l'avouerai-je, j'ai souvent gémi de ne pouvoir, selon mes vœux, encourager les arts, protéger les siences, et surtout secourir l'honnête homme malheureux... mais j'ai l'air de suivre votre conseil... vous connaissez votre empire... vous savez comme votre voix arrive aisément à mon cœur... j'aime à vous croire tant d'attachement pour moi!..

EUGÈNE.

Oh! ne serais-je par le plus ingrat des hommes en n'ayant pas pour vous tout le dévouement, tout l'amour d'un fils?.. Eh bien; oui, monsieur le duc... oui, je crois vous le prouver, cet amour, en vous suppliant de ne plus hésiter, car j'en suis sûr... Mme Hervaux, si elle l'eût osé...

CAROLINE, *cachée.*

Oh! mon Dieu! je me sens mal... que je voudrais sortir!

EUGÈNE, *qui l'a aperçue, à part.*

Ciel! Caroline est encore ici!.. n'importe... et puisqu'il faut qu'elle l'apprenne... de la fermeté!

(*Haut.*) Une femme jeune, belle, accomplie, mille fois préférable à ses richesses, viendrait unir son sort au vôtre, embellir votre existence, seconder les élans de votre cœur... acceptez-la... acceptez-la, monsieur le duc... (*A part.*) Ah! oui, qu'il l'épouse, la voir à tout autre me tuerait!

CAROLINE.

L'ingrat, comme je m'étais trompée!

Elle s'évanouit et tombe dans un fauteuil, derrière la psyché.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme HERVAUX, BLONDIN, ALMÉRIC, SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

Final de M. Hormille.

Quel bal admirable!
Mais avec le plaisir,
Quand la fatigue accable,
Il faut bien en finir!

EUGÈNE.

Monsieur le duc, à ma prière
Votre cœur enfin s'est rendu!

LE DUC.

Plus tard nous reprendrons, j'espère,
Cet entretien interrompu.

EUGÈNE, *voyant Caroline évanouie.*

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu!

LE DUC, *à Mme Hervaux.*

D'une fête si belle
On s'éloigne à regret.

EUGÈNE, *bas à Mme Hervaux.*

O contrainte cruelle!
Le duc sait tout...

Mme HERVAUX, *de même.*

Eh quoi! déjà?
Mais Caroline, où donc est-elle?

EUGÈNE, *reculant la Pysché.*

Elle écoutait; mais voyez-la!

Mme HERVAUX.

O ciel! ma fille évanouie!

TOUS.

A la rappeler à la vie
Soudain empressons-nous.

LE DUC, *avec inquiétude.*

O ciel, qu'arrive-t-il?

Mme HERVAUX, *avec une feinte assurance.*

Un moment affaiblie...
Cela ne sera rien, messieurs, rassurez-vous.

CHOEUR.

Pour nous occuper d'elle,
Différons de partir,
Et sachons avec zèle
La secourir!

On s'empresse autour de Caroline, Mme Hervaux agite violemment le cordon d'une sonnette. La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Un salon ouvrant sur un jardin. Portes latérales. Ameublement très-élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALMÉRIC, *suivi d'un domestique.*

ALMÉRIC.

Adrien, tu n'ôteras pas la selle à mon cheval, je ne resterai qu'une heure à Antony; donne-lui seulement quelques poignées d'avoine, pour qu'il prenne patience. On a sans doute prévenu ma tante de mon arrivée?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

ALMÉRIC.

C'est bien, j'attendrai... (*Rappelant son domestique.*) Ah! est-ce toujours cet ivrogne de Frémont, mon ancien brigadier, qui est concierge du château de ma tante?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le vicomte.

ALMÉRIC.

Je serai bien aise de lui serrer la main; c'est un brave. (*Le domestique sort.*) Une visite de congé avant le départ pour ma garnison, ça n'engage à rien... c'est poli et rien de plus... mais au fond je suis curieux de voir la figure que fait la victime aux approches de son mariage... un futur dont les galans exploits remontent aux guerres du Hanovre... Ah! M. le duc d'Ercourt, vous m'enlevez, malgré vos soixante ans, une jeune cousine sur laquelle j'ai fondé mes espérances de fortune... Eh bien! nous entrerons en lice avec vous; et comm en bonne conscience nous ne pouvons vous combattre avec d'autres armes que le ridicule, nous y aurons recours... C'est diabolique pourtant que vous soyez l'oncle de mo colonel... bah! c'est égal! qu'importe l'avancement?...La vérité avant tout. . je deviens de l'op-

position... (*Il frappe sur un livre qu'il tient.*) Voilà de quoi dissiper les illusions de Caroline, si elle en a jamais eu. Mémoires d'un émigré à Londres. Des mémoires! la plus utile invention des temps modernes! A-t-on besoin de prendre des informations sur quelque nom un peu historique? on ouvre un volume de l'époque et on trouve là tous les mensonges que l'on pouvait désirer... C'est un véritable bureau de renseignemens à l'usage des mères de famille. (*Il lit.*) « A cette époque, le plus galant de tous les gen- » tilshommes français retirés à Londres était sans » contredit le marquis de B..., aujourd'hui duc » d'Er.., et l'un des plus brillans seigneurs de la » cour. Sa bonne mine, ses manières franches et » distinguées, lui valurent la bienveillance de » maintes ladies renommées par leur esprit et » leur beauté; mais dédaigneux de ces brillantes » conquêtes, il leur préféra celle d'une jeune vir- » tuose distinguée de Haymarket. Ce gentilhomme » se renferma tout entier dans cette liaison, et » ajoute qu'une circonstance particulière empê- » cha cette union secrète de demeurer long-temps » un mystère pour tous. » (*Il répète.*) De demeurer long-temps un mystère pour tous... ah! oui... le paragraphe est curieux... ma tante sera charmée d'en prendre connaissance.

SCENE II.

Mme HERVAUX, ALMÉRIC.

Mme HERVAUX.

Eh! quoi, Alméric, un livre à la main? Seriez-vous malade?

ALMÉRIC.

Non, chère tante, je me porte à merveille.

Mme HERVAUX.

C'est qu'il me semblait si étrange...

ALMÉRIC.

De me voir livré à l'étude. . oh! je deviens excessivement raisonnable; c'est tout simple, quand les têtes grises prennent la place des étourdis, il faut bien que ceux-ci se donnent des airs de têtes grises... Sans cela que deviendrait l'équilibre social?... Au surplus, comme je ne prétends pas être le seul raisonnable ici, je recommande à vos méditations particulières et à celles de ma fortunée cousine la lecture intéressante qui me subjuguait... Vous y trouverez des épisodes pleins d'imagination et surtout très-inattendus... celui-ci entre autres.

Il veut lire; mais Mme Hervaux lui prend le livre des mains.

Mme HERVAUX.

C'est bien... je verrai cela. (*A part.*) Quelque méchanceté, sans doute.

ALMÉRIC.

Vous n'êtes pas curieuse?

Mme HERVAUX.

Non. Ah çà! mais vous nous restez quelque temps?

ALMÉRIC.

Trop aimable; mais il faut que je sois ce soir à Paris, et dans trois jours à Béfort, ma nouvelle garnison; d'ailleurs je sais que mon futur et respectable cousin est installé ici, et je craindrais de gêner ses tendres épanchemens.

Mme HERVAUX, *avec un rire forcé.*

Mauvais plaisant!

ALMÉRIC.

Et la prudence, chère tante..... laisser ainsi deux futurs... sous le même toit! (*A part.*) Je la vexe, et ça me soulage.

Mme HERVAUX, *sans répondre.*

Ainsi vous ne serez pas témoin du bonheur de ma fille?

ALMÉRIC.

Son bonheur! non, il pourrait se faire attendre un peu trop long-temps.

Mme HERVAUX.

Pourquoi cela?

ALMÉRIC.

Oh! oh! parce qu'on n'improvise pas une duchesse en quinze jours... Si vous entendiez ma mère à ce sujet....

Mme HERVAUX.

Eh! que dit donc ma sœur?

ALMÉRIC.

Qu'après avoir marié Caroline à un duc, vous chercheriez pour vous-même quelque petit prince d'Allemagne, et qu'alors elle solliciterait une place de dame d'honneur à votre cour. Enfin, je me suis fâché tout rouge quand elle a dit qu'elle se proposait d'être marraine du premier petit marquis à naître de ce mariage; celui-là m'a semblé trop fort.

Mme HERVAUX.

Toutes ces méchancetés, monsieur de Brémont, n'ont rien qui me blesse ni m'étonne; le dépit des autres ne m'en donne jamais.

ALMÉRIC.

Du dépit!... oh! non, c'est de l'incrédulité, ne confondons pas... on a été jusqu'à parier que ce grand échafaudage de noblesse croulerait sous huit jours.

Mme HERVAUX.

On ne peut répondre de rien... mais écoutez-moi, Alméric; malgré les procédés choquans de votre mère, je vous ai toujours témoigné de l'attachement... je compte donc sur beaucoup de réserve de votre part. Vous sentez que la position, l'âge de M. le duc doivent le rendre plus susceptible que tout autre, et que la moindre plaisanterie déplacée.....

ALMÉRIC.

Mais je vous jure que je ne vois rien de plai-

sant à tout ceci, pour moi du moins que ce mariage a mis d'une humeur massacrante... c'est le mot, car dans le premier moment j'aurais voulu me battre avec tout ce qui s'en était mêlé, et si je n'avais l'espoir que ma cousine en sera bientôt aussi fâchée que moi....

Mme HERVAUX.

Elle! jamais elle ne fut aussi gaie. Depuis que ce mariage est arrêté, son caractère n'est plus reconnaissable... Vive et décidée, de timide qu'elle était, elle est maintenant d'une résolution, d'une hardiesse qui, à chaque instant, me fait trembler pour elle; car sa passion est de courir les champs à cheval, à travers mille dangers qu'elle semble se faire un jeu de braver.

ALMÉRIC.

Une amazone! un dragon en voile vert! voilà la femme qu'il me fallait... Quels temps de galop nous aurions faits ensemble!.. Le steeple-chase, la course des barrières, tout le bataclan du jokey club... et vous m'avez enlevé tout cela, tante dénaturée, pour livrer de telles qualités à un parchemin suranné!

Mme HERVAUX.

Alméric!

ALMÉRIC.

Oh! vous avez beau dire, j'ai le droit d'être furieux... mais au premier semestre, quand j'aurai un peu digéré les affreuses couleuvres dont on me repaît, si Caroline a conservé son goût pour les promenades à vol d'oiseau, je serai son homme... et, toute duchesse qu'elle ait pu devenir... mais je crois l'entendre.

Mme HERVAUX.

C'est elle, en effet.

SCENE III.

LES MÊMES, CAROLINE, *entrant en amazone, une cravache à la main.*

CAROLINE, *entrant.*

C'est pitoyable en vérité... on ne me donnera bientôt plus que des chevaux qui ne prendront le galop qu'en revenant à l'écurie... Vous comprenez, Alméric, vous qui êtes officier de cavalerie... Bonjour, comment ça va-t-il?

ALMÉRIC.

Parfaitement, chère cousine, et, pour vous prouver que j'entre dans vos griefs, je mets à votre disposition mon cheval de course Cumberland, arabe pur sang, sorti des haras du feu roi d'Angleterre, vrai gentilhomme alezan brûlé... mais méchant... méchant!

CAROLINE.

Comme vous.

ALMÉRIC.

Il a déjà sur la conscience une demi-douzaine de bras cassés et de têtes fêlées.

CAROLINE.

Comme vous.

ALMÉRIC.

Merci!

CAROLINE.

Je viens de visiter tous les alentours, l'aquéduc romain qui côtoie la Bièvre; cela rappelle de grands souvenirs.

ALMÉRIC, *bas à Mme Hervaux.*

Décidément, Caroline donne dans les antiques, il y a concurrence pour M. le duc.

CAROLINE.

Mais qu'avez-vous donc à vous parler tout bas?

ALMÉRIC.

J'admire comment, en si peu de temps, vous avez mis de côté vos airs de petite fille... vous voilà fière et résolue comme une héroïne de Mme George Sand, pardonnez-moi la comparaison.

CAROLINE.

Que voulez-vous, mon cher, il faut bien répéter un peu le rôle que je vais jouer dans la brillante comédie à laquelle on me destine... être duchesse n'est pas chose facile, quand surtout il faut oublier ce qu'on avait appris à l'humble fille du négociant, la réserve, la modestie et mille choses embarrassantes ou ridicules dans le monde où je vais entrer...

Mme HERVAUX.

Mais, ma fille....

CAROLINE, *l'interrompant.*

Rassurez-vous, j'espère à force de volonté, me défaire de tout cela.. cela me causera peut-être bien de l'ennui, mais qu'importe? on n'est pas duchesse pour s'amuser... c'est un état qu'on n'embrasse pas pour soi, mais pour les autres.... on se doit à ses nobles amis, à d'illustres parens parmi lesquels on hésite quelquefois à reconnaître sa mère...

Mme HERVAUX.

Ciel!

CAROLINE.

On est ingrate; mais on est titrée, on est une grande dame, on se laisse emporter par un tourbillon de plaisirs et de joies factices, qui vous étourdit et vous ôte heureusement le loisir de penser. On a du luxe sur soi, autour de soi, de prétendus amis qui vous flattent bien haut, des serviteurs qui se courbent bien bas, et quand dans un carrosse armorié vous passez au milieu de la foule ébahie, les regards semblent vous dire: Voilà une femme bien heureuse!

AIR *de l'Angélus.*

C'est un destin rempli d'appas!
Oh! ce sont de longs jours de fête!

Pauvres fous, ils ne savent pas
A quel prix tout cela s'achète,
Dans l'existence qu'on m'apprête.
Lutter sans cesse avec son cœur,
Dans la contrainte user sa vie!
Mourir d'ennui et de douleur,
Et paraître ivre de bonheur ;
Oh ! c'est un sort digne d'envie!

ALMÉRIC, *lui prenant la main.*

Caroline, voilà qui fait un peu ma paix avec vous... le malheur que vous vous promettez adoucit singulièrement ma mauvaise humeur.

CAROLINE.

De l'humeur ! à cause de mon mariage?

ALMÉRIC.

Dam! je vous le demande ?

CAROLINE.

Que voulez-vous, monsieur? Pourquoi n'êtes-vous que vicomte, quand nous avons absolument besoin d'un duc?

Mme HERVAUX.

Caroline, tu es ce matin d'une amertune!...

ALMÉRIC.

C'est égal, j'ai de la rancune, contre vous d'abord, qui n'avez pas déclaré tout net que vous ne vouliez épouser que moi... ensuite contre celui qui a mené tout ceci... M Eugène de Morny, vous savez...

CAROLINE, *avec un air d'indifférence.*

Oui, je crois me rappeler, un jeune homme qu'on n'a pas revu...

ALMÉRIC.

Oh ! pour celui-là, je lui garde une botte de ma connaissance particulière, et si ce n'eût été dans la crainte d'un esclandre qui retombait sur vous, je me serais donné la satisfaction de...

Mme HERVAUX.

Quoi donc?

ALMÉRIC.

J'ai promis de ne pas le chercher... mais qu'il ne tombe pas sous ma main...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le chevalier de Morny vient d'arriver.

CAROLINE, *à part.*

Eugène!

ALMÉRIC.

Oh ! pour le coup, il n'y a pas de ma faute, c'est le diable qui me l'envoie.

Mme HERVAUX, *à Alméric.*

Mon cher ami, vous n'oublierez pas, j'espère, que c'est chez moi que vous rencontrez M. de Morny.

CAROLINE, *bas à Alméric.*

Alméric, si vous me conservez encore quelque amitié, jurez-moi de ne point donner suite à vos méchans projets.

ALMÉRIC, *à part.*

Elle aussi!

CAROLINE, *bas.*

Me le promettez-vous ?

ALMÉRIC.

Je le veux bien. (*A part.*) C'est unique, à peine si tout-à-l'heure elle se rappelait son nom, et maintenant...

CAROLINE, *à part.*

Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! comme le cœur me bat !

SCENE IV.

LES MÊMES, EUGÈNE, BLONDIN; *puis* LE DUC, *qui entre presque en même temps par une porte latérale.*

Eugène s'incline devant les dames.

BLONDIN, *entre en parlant à Eugène.*

Croyez-vous, monsieur le chevalier, que je puisse convenablement me tenir ici... en attendant que...?

EUGÈNE.

Oui, sois tranquille, on permet tout à un malade....

LE DUC, *entrant.*

Arrivez donc, mon cher Eugène : je veux être le premier à vous embrasser... En vous apercevant entrer au château, j'ai presque cru à une résurrection... Vous expliquerez-vous, s'il vous plaît, les causes d'une pareille absence ? car les raisons que vous m'avez données... depuis un mois, pas une visite... Madame, veuillez le gronder bien fort pour vous avoir ainsi négligée. (*A part.*) Eugène... et m'avoir oublié, moi... c'est mal, c'est bien mal.

EUGÈNE.

Croyez que des motifs sérieux, ont pu seuls...

LE DUC.

Oui, j'ai appris en effet que vous vous occupiez d'emprunts d'argent, que vous ne quittiez pas les hommes d'affaires, les notaires... Ne fallait-il pas bien que j'eusse au moins de vos nouvelles? puis-je vivre sans cela, mauvais enfant que vous êtes? (*Riant.*) Voudriez-vous par hasard vous faire industriel, vous lancer comme tout le monde, dans la vapeur?

EUGÈNE.

Non, monsieur le duc, ce ne sont point des spéculations qui ont motivé l'absence dont vous avez la bonté de vous plaindre, il s'agissait simplement d'une commission dont madame m'avait chargé.

Mme HERVAUX.

Moi, monsieur?

EUGÈNE.

Oui, madame, les cent mille francs qui vous étaient dus par mon... ami... un mandat sur la banque... dans ce portefeuille.

Mme HERVAUX, *hésitant.*

Mais, monsieur, je croyais...

EUGÈNE.

C'est un engagement sacré que l'honneur lui faisait un devoir de remplir à tout prix. (*Bas.*) Prenez, madame, vous n'êtes pas libre de refuser.

Il lui présente le portefeuille.

Mme HERVAUX, *à Eugène.*

Ce n'est ni le lieu, ni le moment de régler une affaire d'intérêt... plus tard... monsieur...

EUGÈNE.

Plus tard... soit, madame.

LE DUC, *à Caroline.*

Voilà un costume qui m'annonce que vous avez encore, ce matin, causé des inquiétudes à vos amis... un faux pas... un cheval ombrageux!... Songez donc au danger que vous pouvez courir!...

CAROLINE.

Oh! ce n'est pas là ce qui m'effraie, je vous assure.

ALMÉRIC, *bas à Caroline, en riant.*

Pourquoi ne priez-vous pas votre futur mari de vous servir d'écuyer cavalcadour?

EUGÈNE.

Voici des lettres arrivées à l'hôtel depuis hier.

LE DUC, *les prenant.*

De la chancellerie! ah! enfin! Eugène, merci de m'avoir apporté cela!

Il lui serre affectueusement la main.

BLONDIN, *d'un air pénétré.*

Il n'a pas encore daigné m'honorer d'un regard... Monsieur le chevalier, veuillez, je vous en supplie, vous effacer un peu pour que monseigneur puisse s'apercevoir...

EUGÈNE.

Que tu es là?... volontiers... mais, si tu veux, je vais te présenter.

BLONDIN.

Oh! non pas, j'attendrai qu'un hasard favorable...

LE DUC, *ouvrant un papier.*

Un brevet... ah! je sais... M. le vicomte de Brémont, votre nouveau parent est heureux de pouvoir vous remettre lui-même ce témoignage de sa sollicitude... le grade de capitaine qu'il a demandé pour vous... oh! vous avez des amis zélés, qui ont chaudement servi vos intérêts...

ALMÉRIC.

Ah! monsieur le duc, que de bontés! (*A part.*) Dans la circonstance ça m'embarrasse un peu. (*Haut à Caroline.*) Ma glorieuse cousine, c'est à vous sans doute que je dois ce brevet?

BLONDIN.

A elle et à d'autres, car ce brave Eugène...

CAROLINE, *bas à Alméric.*

La date en est déjà un peu ancienne, on vous attend sans doute là-bas... (*A part.*) Sa présence ici m'épouvante.

ALMÉRIC.

Oui, vrai Dieu, vous avez raison, il me tarde d'être à la tête de ma compagnie. (*A part.*) Quelle bienvenue je vais lui payer en arrivant!

Il pose machinalement son brevet sur la table.

LE DUC, *apercevant Blondin.*

Ah! te voilà, mon fidèle!

BLONDIN, *radieux.*

Ah! enfin...

LE DUC.

Tu as été malade, m'a-t-on dit?

BLONDIN.

Oui, monsieur le duc, depuis un mois.

LE DUC.

Je le sais bien, mon vieil ami, j'espère que tu vas me conter tout cela?

BLONDIN.

Je suis venu tout exprès, monseigneur.

EUGÈNE, *à part.*

Pas un regard! pas un signe de regret!

CAROLINE, *à part.*

Que sa vue me fait de mal!

Mme HERVAUX, *à Eugène.*

Monsieur, veuillez me donner la main pour passer dans mon appartement.

EUGÈNE.

Je suis à vos ordres.

LE DUC, *à Eugène.*

Eugène, vous reviendrez bientôt ici, je vous attends.

Mme Hervaux et Eugène sortent.

CAROLINE, *avec une feinte gaîté.*

Alméric, je ne veux vous quitter qu'après vous avoir vu sur la route de Béfort. Allons, venez... venez donc, je veux que mes protégés justifient par leur soumission la haute faveur dont je les honore.

ALMÉRIC, *passant devant le duc.*

Monsieur le duc n'a pas d'ordres à me donner pour Béfort?

LE DUC.

Non, monsieur le capitaine, je n'ai à vous faire qu'une prière : Soyez un peu moins mauvaise tête, tout le monde y gagnera et on trouvera le ministre plus facile quand il s'agira d'avancement.

ALMÉRIC.

Oh! oh! ça se passe bien. . voilà six semaines que je n'ai eu la moindre discussion. (*A part.*) Je me rouille.

LE DUC.

Continuez, adieu!

Air *du Sultan Misapouf* (Ambassadrice).

CAROLINE, *à Alméric.*

Je vais vous reconduire.

ALMÉRIC.

Vraiment, je vous admire,
Et tant de soin m'inspire
Un sentiment bien doux.
Certes, sans sa présence,
Dans ma reconnaissance,
Vous me verriez, je pense,
Tomber à vos genoux;
Mais respectons votre futur époux.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Je vais le reconduire,
Et je n'ose lui dire
Que tout mon cœur aspire
A le voir loin de nous.
J'ai peur de sa présence,
Et vainement il pense
Qu'il doit cette insistance
A des motifs plus doux.

ALMÉRIC.

Venez me reconduire,
Cousine, que j'admire;
Votre bonté m'inspire
Un sentiment bien doux.
Certes, sans sa présence,
Dans ma reconnaissance
Vous me verriez, je pense,
Tomber à vos genoux.

Alméric et Caroline sortent.

SCENE V.

LE DUC, BLONDIN.

LE DUC.

Eh bien, donc! mon pauvre Blondin, cela va mieux, à ce qu'il paraît? Eh! tu es encore tout tremblant.. allons, prends un fauteuil, et dis-moi...

BLONDIN.

Prendre un fauteuil! m'asseoir devant sa seigneurie!

LE DUC.

Et pourquoi pas?

BLONDIN.

Jamais! jamais! sauter ainsi à pieds joints sur le respect, oublier en un instant les traditions héréditaires de tous les Blondin qui ont eu l'honneur de me précéder au service de votre noble maison! Depuis trois cents ans, pas un Blondin ne s'est assis devant un d'Ercourt!

LE DUC.

Mais enfin, si je te l'ordonne?

BLONDIN.

Alors, ce sera seulement pour faire mon devoir en vous obéissant.

LE DUC.

Eh bien! je le veux.

BLONDIN.

Alors, monseigneur, nous le voulons tous les deux. (*Il s'assied sur le bord d'un fauteuil et dans l'attitude la plus respectueuse. A part.*) Franchement, je suis mal à mon aise.

LE DUC.

Que t'est-il donc arrivé?

BLONDIN.

Je suis tombé malade.

LE DUC.

Je le sais.

BLONDIN.

De chagrin.

LE DUC.

De chagrin?

BLONDIN.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Pauvre homme! et pourquoi?

BLONDIN.

Pourquoi? voilà ce qu'il y a de bien embarrassant à dire à votre seigneurie.

LE DUC.

Comment! tu ignores la cause?...

BLONDIN.

Oh! non, monseigneur; mais il y a des choses qui se disent bien difficilement.

LE DUC.

Comment! des secrets avec moi!

BLONDIN.

C'est bien hardi, bien impertinent sans doute, mais hélas!...

LE DUC.

Tu soupires, aurais-tu quelque fâcheuse nouvelle à m'apprendre? Cinquante ans d'épreuve t'ont fait connaître ma bienveillante amitié pour toi, tu peux parler.

BLONDIN.

Mon Dieu! mon Dieu! comment me tirer de là?

LE DUC.

Qui a pu te causer une telle douleur?

BLONDIN.

Qui, monseigneur? ah! cent fois pardon, mais c'est...

LE DUC.

Eh bien! c'est...

BLONDIN.

C'est... votre seigneurie.

LE DUC.

Moi!

BLONDIN, *avec explosion.*

Vous, mon duc, mon bien-aimé maître... oh!

vous allez tout savoir, car j'ai quitté mon lit pour venir vous parler. J'aurais bien écrit à votre excellence; mais je ne me suis pas senti capable d'une telle hardiesse, et j'ai préféré faire quatre lieues... en voiture, il est vrai... un coureur!

LE DUC.

Voyons, voyons, je suis impatient.

BLONDIN.

Oh! ne vous fâchez pas, si vous voulez que je puisse articuler une syllabe...

LE DUC.

Je ne me fâche pas, mais...

BLONDIN, *avec des larmes dans la voix.*

Votre Seigneurie va se marier?

LE DUC.

Quel rapport?...

BLONDIN.

Je supplie votre seigneurie de vouloir bien me dire si elle va toujours se marier?

LE DUC.

Probablement.

BLONDIN.

Avec Mlle Hervaux?

LE DUC.

Oui.

BLONDIN, *à part.*

Il n'y a donc plus à en douter; la mésalliance est avérée, l'arbre est brisé, les rameaux vont se dessécher.

LE DUC, *qui n'a pas entendu cet à parte de Blondin.*

Ce n'est pas là sans doute ce qui t'afflige si douloureusement? la femme que je prends n'est-elle pas un ange d'innocence et de douceur? sa famille a recherché mon alliance, et ne dois-je pas regarder comme un bonheur que cette charmante enfant ait consenti à devenir ma fille, à embellir le peu de jours qui me restent encore... Voyons, qu'as-tu à dire à cela? vas-tu par hasard m'entretenir des inconvéniens, des dangers d'un semblable hyménée?

BLONDIN.

Non, monseigneur ; la jeune personne est bien, elle est jolie, vertueuse, elle a des talens, un caractère divin... mais qu'est-ce que tout cela quand on n'a pas de nom à y ajouter? C'est du bien perdu, ce sont des qualités envoyées par le ciel à quelque noble dame et qui se sont égarées en route.

LE DUC, *riant.*

Oh! pour le coup, mon pauvre Blondin...

BLONDIN.

Une mésalliance dans la maison des d'Ercourt, c'est pis pour moi que vingt fluxions de poitrine.

AIR *de L'Estocq.*

Ah! pardonnez-moi, monseigneur,
Mais vous connaissez de mon cœur
La peine,
Je vous vois près de déroger,
Pour moi ce n'est point un léger
Danger!
Songez à vos nobles aïeux,
Songez à leur nom glorieux!
Mon Dieu! tout ce que je veux,
C'est que vous rompiez de tels nœuds
La chaîne,
Et que votre illustre maison
Ne fasse pas de tache à son
Blason!

Il fond en larmes.

LE DUC, *avec un sourire de bonté.*

Allons, allons, j'espère que tu guériras en me voyant heureux.

BLONDIN.

Jamais! car votre seigneurie aura fait le malheur de tout ce qui l'entoure.

LE DUC.

Le malheur de Caroline!

BLONDIN.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

C'est impossible; elle a librement consenti à ce mariage.

BLONDIN.

En apparence, monseigneur.

LE DUC.

Que dis-tu? je te croirai sur parole; mais parle, je le veux, je le veux, te dis-je.

BLONDIN, *tremblant.*

Voilà, voilà, monseigneur... Quelqu'un aime votre prétendue et en est... non... en était aimé, et il en mourra, le pauvre garçon!

LE DUC.

Et qui donc?

BLONDIN.

Ah! de grâce, que votre courroux ne l'accable pas!

LE DUC.

Je le connais donc?

BLONDIN.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Nomme-le-moi.

BLONDIN.

Son sort, sa fortune dépendent de vos bontés...

LE DUC.

Son nom?

BLONDIN.

Il vous doit tout... et vous allez peut-être l'accuser d'ingratitude... mais je suis sûr qu'il vous aime... qu'il vous respecte... car vous avez pris soin de son enfance, vous l'avez toujours traité comme un fils...

LE DUC.

C'est donc lui? Eugène! Eugène! lui qui m'avait conseillé... oh! puis-je le croire?

Il fait un signe à Blondin qui sort sans proférer un mot de plus.

SCENE VI.

LE DUC, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Je m'empresse, monsieur le duc, de me rendre à votre désir.

LE DUC.

C'est bien, Eugène; mais depuis peu les paroles que j'avais à vous adresser ont bien changé, d'affectueuses qu'elles étaient elles vont devenir sévères.

EUGÈNE.

J'ignore ce que j'ai pu faire.

LE DUC.

Vous allez le savoir... c'est au nom de l'honneur que je vous interroge, croyez-vous pouvoir toujours répondre à cet appel?

EUGÈNE.

Monsieur le duc m'adresse cette question?

LE DUC.

Oui, à vous, monsieur... à qui je demande s'il est loyal d'abuser de l'ascendant que donne l'amitié pour tromper un cœur confiant, et peut-être trop faible... s'il est affreux de manquer au respect que mérite la vieillesse... d'oublier la reconnaissance que l'on doit à son bienfaiteur?

EUGÈNE.

Ah! monsieur, un homme odieux peut seul manquer à ces devoirs sacrés.

LE DUC.

Et celui qui fut victime de sa bonne foi, que doit-il faire de l'ingrat qui l'a trompé ?

EUGÈNE.

Le bannir de sa présence, lui fermer son cœur à jamais.

LE DUC.

Éloignez-vous donc de moi, car vous venez de vous condamner vous-même.

EUGÈNE.

Moi, ô ciel?

LE DUC.

Vous m'avez trompé, indignement trompé!

EUGÈNE.

Arrêtez, monsieur le duc.

LE DUC.

Oserez-vous nier que vous aimiez M[lle] Hervaux, et qu'elle vous aimait lorsque vous êtes venu l'offrir à ma pensée et me faire entrevoir la possibilité d'obtenir sa main? Répondez; cela n'est-il pas vrai?

EUGÈNE.

C'est la vérité.

LE DUC.

Et pourtant vous m'aviez assuré le contraire. Pourquoi donc vouloir m'unir à une jeune femme qui devait me haïr, puisque vous aviez son cœur? Est-ce donc moi que vous deviez mêler à toutes ces négociations de mariage?... Me faire jouer un rôle presque ridicule... incompatible avec mon âge... mes habitudes... ma position?... Voyons, parlez, monsieur, je vous écoute...

EUGÈNE.

Monsieur le duc, l'excès de mon respect a pu seul m'empêcher d'interrompre des imputations cruelles. J'aurais pu croire que ma vie passée était une garantie de mon honneur, et je regrette d'avoir à me défendre... Oui, j'en conviens, j'aimais celle qui doit porter votre nom... mais des obstacles inattendus, insurmontables, se sont élevés entre nous.

LE DUC.

Des obstacles! quels sont-ils?... j'ai droit de les connaître... Eugène, il ne faut pas qu'il reste un doute dans mon esprit...

EUGÈNE.

Que me demandez-vous?

LE DUC.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Quand vous avez tout pouvoir sur mon ame,
Vous me montrez un intérêt menteur,
Et vous venez m'offrir pour femme
Celle dont vous avez le cœur
Dont vous pouvez faire seul le bonheur!
Si vous avez perdu la souvenance
De ma tendresse et de mes soins constans,
Vous eussiez dû, monsieur, je pense,
Vous souvenir que j'ai des cheveux blancs!

Eugène, songez-y, j'ai besoin aujourd'hui plus que jamais de vous trouver franc et sincère... Eugène, vous ignorez encore pourquoi il me faut impérieusement cette preuve de loyauté de votre part. En ce moment, il me serait affreux d'avoir à douter de la noblesse de vos sentimens, de la droiture de votre cœur... parlez donc, ne me cachez rien... Quelle entrave est venue se placer entre vous et celle que vous aimiez? Fiez-vous à toute ma tendresse... à toute ma tendresse, entendez-vous; voyons, Eugène, expliquez-vous!

EUGÈNE, *à part.*

Oh! non, non... tout, excepté ce fatal secret... lui qui honorait mon père, le forcer aujourd'hui à mépriser sa mémoire.

LE DUC.

Eh bien! vous vous consultez encore?

EUGÈNE, *avec prière.*

Monsieur le duc...

LE DUC.

Parlerez-vous, Eugène?

EUGÈNE.

Monsieur le duc, dussiez-vous m'accabler de toute votre colère, de votre colère qui me déchirerait le cœur... dussiez-vous me repousser à jamais, monsieur le duc, je résisterai à vos instances, je me tairai... je le dois...

LE DUC.

Ainsi tu me résistes... tu me désobéis... tiens, lis, malheureux, et vois qui tu oses refuser...

Il lui présente et lui laisse entre les mains une des lettres qu'Eugène lui avait remises.

EUGÈNE, *le suivant.*

Monsieur le duc!...

LE DUC.

Lisez...

Il fait un geste impératif et sort.

SCENE VII.

EUGÈNE, *seul.*

Il s'éloigne en m'accablant de sa colère, quand jamais je n'ai été plus digne de sa pitié... Ce papier est sans doute encore quelque nouvelle preuve de sa bonté pour moi... il me force à le lire pour me faire rougir de mon ingratitude... de mon ingratitude! s'il savait! (*Il ouvre le papier.*) Un contrat! un acte de la chancellerie! (*On voit sa figure s'animer par degrés.*) Ah! mon Dieu! qu'ai-je appris? tant de bonheur! oh! non! c'est un rêve... (*Il parcourt de nouveau le papier*) Moi! moi! oh! j'ai peine à contenir l'émotion qui s'empare de tout mon être...

SCENE VIII.

EUGÈNE, CAROLINE, *qui a quitté son costume d'amazone.*

CAROLINE, *entrant et sans voir Eugène.*

Alméric est parti et doit être déjà bien loin... me voilà plus rassurée...

Elle aperçoit Eugène et veut l'éviter.

EUGÈNE, *allant à elle.*

Caroline! Caroline! ah! c'est le ciel qui vous envoie... afin que la première... Vous m'évitez, Caroline, peut-être en aviez-vous le droit ce matin... mais maintenant vous allez savoir si je le méritais... vous verrez combien j'ai dû souffrir en contenant les élans de mon ame... vous avez souffert aussi, vous, car on ne comprime pas son cœur pour l'empêcher de battre. Vous ne répondez pas, Caroline... mais maintenant tout va changer!

CAROLINE.

J'ai peine à comprendre, monsieur, le singulier langage que vous me tenez en ce moment: il n'appartient pas à tout le monde d'être aussi disposé tout-à-coup à des sentimens si divers et si inattendus... de grâce, permettez...

EUGÈNE.

Non, non, vous m'entendrez, Caroline, à présent, je puis réclamer les droits que vous m'avez donnés à votre amour.

CAROLINE.

Ces droits, monsieur, j'hésite à les reconnaître, ils n'existent sans doute que dans votre pensée.

EUGÈNE.

Ah! votre mère les fera valoir, Caroline; votre mère, elle me doit bien cela pour tout ce qu'elle m'a fait souffrir... allez.

CAROLINE, *à part.*

Quelle exaltation! D'où peut venir? je ne sais si je dois m'effrayer... ou...

EUGÈNE.

Et moi... moi, je veux racheter les chagrins que j'ai pu vous causer par un amour éternel... un amour que je jure ici à vos pieds.

CAROLINE.

Grand Dieu! que faites-vous?

EUGÈNE.

A vos pieds! à vos pieds! jusqu'à ce que j'aie reçu mon pardon...

CAROLINE.

Mais encore, qu'est-il donc survenu? expliquez-moi...

Au moment où Eugène est aux genoux de Caroline, Alméric entre et le surprend dans cette attitude.

SCENE IX.

LES MÊMES, ALMÉRIC.

CAROLINE.

Ciel! Alméric!

EUGÈNE, *se relevant.*

M. de Brémont!

ALMÉRIC, *d'un ton constamment ironique.*

Très-bien! très-bien! restez, jeune homme, la position était pittoresque et attendrissante.

EUGÈNE.

Monsieur!

ALMÉRIC.

Tomber aux genoux d'une dame... mais c'est bien vieux, bien Pompadour...

CAROLINE.

Alméric, que signifie?...

ALMÉRIC.

Mon retour inattendu, cousine? rien de plus

simple... vous m'avez tant pressé que j'ai oublié, comme un étourdi que je suis, mon brevet sur cette table; et je venais le reprendre. (*Il le prend.*) Le voilà ce fortuné parchemin auquel je dois l'explication du mariage arrangé par monsieur...

EUGÈNE.

Qu'entendez-vous par ces paroles, monsieur?

ALMÉRIC.

Rien... sinon que, lorsqu'on n'espère pas obtenir pour soi une jolie personne, on prend un faux fuyant... un biais...

EUGÈNE, *retenu par Caroline.*

De pareilles suppositions! vous que je croyais avoir le droit de nommer mon ami!

ALMÉRIC, *à part, voyant la colère d'Eugène et feignant de ne pas l'entendre.*

Votre ami... bien obligé. Vrai Dieu, je ne suppose rien... mais j'y vois clair peut-être... pendant que l'on me croit galopant sur la grande route...

EUGÈNE.

Vous vous tairez, monsieur?

ALMÉRIC, *froidement.*

Pas encore... je trouve ici monsieur qui sans doute vous demandait pardon de vous avoir offert un mari qui pourrait être votre bisaïeul.

EUGÈNE.

Ah! c'en est trop. (*Baissant la voix.*) Sans la présence de mademoiselle...

ALMÉRIC.

C'est mal, jeune homme, vous êtes trop pressé!... que diable! il faut des procédés... savoir attendre... (*Éclatant de rire.*) Pauvre cher homme de duc!...

EUGÈNE, *bas à Alméric.*

Tout votre sang pour tant d'insolence.

ALMÉRIC, *vivement.*

Hein?

CAROLINE, *suppliant.*

Alméric! au nom du ciel!

ALMÉRIC, *cherchant à la rassurer.*

Rien, rien, chère cousine, vous le voyez, je suis calme... soyez tranquille, cela se passera bien.

EUGÈNE, *bas à Alméric.*

Sortez, monsieur, je vous rejoins à l'instant.

ALMÉRIC, *bas à Eugène.*

C'est convenu. (*Ils se prennent la main en cachette; haut à Caroline et d'un air dégagé.*) Allons, allons, tout est arrangé... mille pardons, belle cousine, de mon indiscrétion; mais il n'y avait pas de ma faute... Sans rancune, monsieur, et au plaisir de vous revoir. (*Bas à Eugène.*) Près de la pièce d'eau.

EUGÈNE, *bas.*

Et des armes?

ALMÉRIC, *de même.*

J'ai des pistolets dans mes fontes.

EUGÈNE, *de même.*

Des témoins?

ALMÉRIC.

Le concierge est un ancien brave de mon régiment, il nous servira. (*A Caroline.*) Vous n'avez pas de commissions pour Paris, Caroline, quelques chiffons à commander?... non... ce sera pour une autre fois... Au revoir... mes complimens à ma tante.

Il sort en échangeant avec Eugène des signes d'intelligence.

SCENE X.

EUGÈNE, CAROLINE.

CAROLINE.

Et vous croyez que je n'ai pas deviné que vous alliez vous battre avec lui! (*Mouvement d'Eugène pour rassurer Caroline.*) Oh! n'espérez pas me donner le change; vous vous êtes contenu pour ne pas m'effrayer... mais quelques mots prononcés à son oreille... votre main qui a serré la sienne en signe de provocation... j'ai tout vu... et s'il est sorti... c'est pour aller vous attendre.

EUGÈNE.

Caroline!

CAROLINE.

Si vous vous battez avec lui, monsieur, il vous tuera...

EUGÈNE.

Non, le ciel ne permettra pas qu'il ait osé impunément souiller la plus pure des femmes.

CAROLINE.

Et qu'importe l'injure de celui qu'on méprise? Ne vous êtes-vous pas vengé d'avance en l'obligeant?... Et ce grade qu'il vous doit plus encore qu'à M. le duc...

EUGÈNE.

Mais c'est en ma présence qu'il vous a outragée, et je serais un lâche si je ne vous vengeais pas.

CAROLINE.

Et de quel droit? êtes-vous mon frère, êtes-vous mon époux?

EUGÈNE, *avec étonnement et douleur.*

Caroline!

CAROLINE.

Je ne suis pour vous qu'une étrangère qui vous défend de la protéger... qui vous refuse le droit de la venger, (*avec effort*) car je ne vous aime pas... entendez-vous, monsieur, je ne vous aime pas.

EUGÈNE.

Ah! Caroline! c'est maintenant que ma perte est certaine... une seule espérance eût soutenu

mes forces, et ce seront vos paroles qui m'auront tué !

Il va pour sortir.

CAROLINE, *le retenant.*

Eugène! Eugène! ah! que je suis donc malheureuse!... Eugène! demeurez... Mon Dieu! que faire pour empêcher cette funeste rencontre? Que l'honneur des hommes est absurde! sur quoi repose-t-il, mon Dieu! sur quelques mots échangés avec raillerie et colère, et pour lesquels il faut du sang, il faut la vie !

EUGÈNE.

De grâce, ne me retenez plus.

CAROLINE.

Mais que faut-il donc pour vaincre tant d'acharnement?... Faut-il donner un démenti aux paroles que j'ai proférées tout-à-l'heure?... faut-il?... oh! vous me réduisez à une cruelle extrémité... faut-il vous dire... avec confusion... que mon indifférence n'était qu'un mensonge... qu'un subterfuge...impuissant, hélas! pour changer votre résolution?... faut-il enfin vous dire?....

EUGÈNE.

Ah! n'achevez pas; car je vous devine, et vous feriez de moi le plus ingrat des hommes.

CAROLINE.

Comment?

EUGÈNE.

Tout mon bonheur ne suffirait pas pour ébranler ma détermination; ou plutôt il me rendrait plus sacrée l'obligation de vous venger!

CAROLINE.

Et pourquoi, monsieur?

EUGÈNE.

Il ne vous a pas insultée seule, Caroline, il a outragé l'homme que je vénère le plus au monde.

CAROLINE.

Pour moi, je lui pardonne de bien bon cœur; allez... imitez-moi, Eugène... et quant à M. le duc... le saura-t-il, lui?

EUGÈNE.

Mais je le sais, moi, et cela doit suffire.

CAROLINE.

Eugène! ah! que ma voix a peu d'empire sur votre cœur!

EUGÈNE.

Caroline, par pitié, ne m'ôtez pas le courage que vous m'avez rendu... plus tard vous jugerez vous-même s'il était en mon pouvoir de laisser impunie sa double offense; et si je ne reviens pas de ce combat, songez à moi... Adieu.

Il s'éloigne précipitamment.

SCENE XI.

CAROLINE, *puis* BLONDIN.

A peine Eugène est-il parti, que Caroline tire violemment le cordon d'une sonnette.

CAROLINE.

Ah! tant d'émotions m'ôtent la force de le retenir... il ne peut plus m'entendre... (*Blondin paraît.*) Blondin! ah! tant mieux! car c'est lui que j'aurais fait appeler.

BLONDIN, *au fond.*

Qu'y a-t-il, mademoiselle?

CAROLINE, *avec vivacité.*

Blondin! au bout du parc... suivez M. de Morny; faites tout ce qui sera en votre pouvoir pour qu'il ne rejoigne pas M. de Brémont.

BLONDIN.

Que ne m'avez-vous donné ces ordres, il y a quarante ans, mademoiselle: en trois sauts j'aurais arpenté...

Pendant que Caroline parle au fond à Blondin, entrent le duc et Mme Hervaux, par une porte latérale qui est sur le second plan; Blondin sort.

SCENE XII.

CAROLINE, *au fond*, LE DUC, Mme HERVAUX.

LE DUC, *entrant en parlant.*

Oui, madame, je me félicite d'avoir provoqué cette explication. Ainsi donc vous avez pu consentir à ce qu'il fît un pareil sacrifice!

Mme HERVAUX.

Mais j'ignorais qu'il aimât ma fille.

CAROLINE, *toujours au fond à la cantonnade.*

Plus vite! plus vite, Blondin... s'il se bat, il est mort!

LE DUC, *vivement.*

Qui? mort!

Mme HERVAUX.

Juste ciel!

CAROLINE, *avec force.*

Eugène, monsieur le duc.

Mme HERVAUX *et* LE DUC.

Que dites-vous, Caroline?

CAROLINE.

Oui, ma mère... c'est pour vous, monsieur le duc, qu'il se bat en ce moment... qu'il va se faire tuer!

LE DUC.

O ciel! il se pourrait!

Mme HERVAUX.

Et avec qui? grand Dieu!

CAROLINE, *avec douleur.*

Avec Alméric de Brémont, ma mère!

Mme HERVAUX.

Oh! le pauvre jeune homme!

LE DUC, *avec force.*

Ah! madame, votre maison m'est fatale! Mon Eugène... où est-il? Et c'est votre funeste vanité!

CAROLINE.

Mais on empêchera ce duel... j'ai envoyé Blondin...

LE DUC, *avec angoisse.*

Blondin est si vieux... il n'arrivera pas à temps.

On entend un coup de feu.

CAROLINE.

C'en est fait!

LE DUC, *avec désespoir.*

Mon fils! mon pauvre enfant!

CAROLINE.

Son fils! ah! je comprends tout maintenant.

Mme HERVAUX, *avec étonnement.*

Son fils!

Le duc tombe accablé dans un fauteuil.

SCENE XIII.

LES MÊMES, BLONDIN, *essoufflé.*

BLONDIN, *accourant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! et sans moi il allait lâcher la détente... il allait tuer celui qui l'avait si généreusement protégé.

Il ne peut achever.

LE DUC.

Et Eugène!... et mon fils! parleras-tu, misérable!

SCENE XIV.

LES MÊMES, EUGÈNE, ALMÉRIC.

ALMÉRIC, *en entrant.*

Non... non, morbleu... je ne tirerai pas sur vous!

EUGÈNE.

Je ne vous quitte pas, monsieur, vous avez essuyé mon feu... et j'exige qu'à votre tour...

CAROLINE, *avec joie.*

Il n'est pas blessé!

LE DUC, *lui tendant les bras.*

Eugène! mon enfant, mon Eugène!

EUGÈNE, *s'y précipitant.*

Mon père! mon père!

Le duc l'embrasse avec transport.

ALMÉRIC.

Et si ce vieux coureur n'était pas arrivé à point, pour m'apprendre que j'ajustais précisément celui à qui je dois mon avancement. Monsieur, je suis votre obligé... un peu vif, peut-être; mais le cœur est bon; et je vous prie de croire que je n'ai pas l'habitude de m'acquitter à coups de pistolet.

LE DUC, *à Mme Hervaux.*

Madame, voici désormais l'héritier de mon nom et de mes titres... le roi a signé hier l'acte qui les lui assure.

ALMÉRIC, *à part.*

C'était donc tout de bon! ah! voilà le commentaire de mes mémoires.

Mme HERVAUX.

Mais ce nom de Morny?

LE DUC.

Celui d'un de mes aides de camp, dont le dévouement...

EUGÈNE.

Et ma mère! ma mère, monsieur le duc?

LE DUC.

Est morte en vous donnant le jour, Eugène. (*A Caroline.*) Maintenant, Caroline, voulez-vous être aussi mon enfant?

CAROLINE.

Monsieur...

ALMÉRIC.

A la bonne heure!... il est moins humiliant d'être supplanté par celui-là. (*S'inclinant devant Caroline.*) Madame la marquise...

Mme HERVAUX.

Elle sera duchesse un peu plus tard.

FIN.

PARIS.— IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, no 46, au Marais.

